

Les rencontres du FIGARO

ENTRETIEN

Tout oppose et tout réunit Régis Debray et Sylvain Tesson. Entre eux, ce n'est pas la rose et le réséda, celui qui croit au Ciel et celui qui n'y croit pas. Mais celui qui crut en l'histoire et celui qui fuit dans la géographie. Le normalien et l'alpiniste, l'activiste et l'aventurier, Sartre contre Homère, les maquis d'Amérique du Sud et les steppes d'Asie. Ce qui les réunit ? Une langue claire et vive, une prose où se mêle sans cesse le vécu et l'analyse, un culte du bon mot et de la saillie. Une forme d'antimodernisme, snobisme des cimes pour l'un, scepticisme de celui qui a tout vécu pour l'autre. Ils ont tous deux frôlé l'abîme, la chute pour Tesson, l'AVC pour Debray. Ils en ont tiré, pour l'un, une forme nouvelle de gravité, pour l'autre, au contraire, un goût renouvelé pour la légèreté. Le 9 mai, lors d'une soirée exceptionnelle, Salle Gaveau, *Le Figaro* a reçu les deux écrivains. Lors d'un passionnant dialogue, animé par Vincent Trémolet de Villers, ces deux illustres représentants de l'esprit français ont parlé d'histoire et de géographie, de nature et de culture, de politique et de littérature... Nous publions de larges extraits de leur conversation.

L'intégralité de cette rencontre exceptionnelle est disponible en vidéo sur le Figaro Store à l'adresse suivante : <https://boutique.lesfigaro.fr/produit/133851-replay-regis-debray-et-sylvain-tesson>

Régis Debray-Sylvain Tesson: faut-il

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS @vtrmolet

LE FIGARO. – La première séparation qui existe entre vous est celle du temps : trente ans vous séparent. Si vous êtes enfants du même siècle, êtes-vous enfants de la même époque ?
Régis DEBRAY. – Pas sûr du tout. Trente ans, à de certains tournants, c'est assez embêtant, car on n'est plus sur le même versant des choses. Il y a une ligne de faille. Quand on est né en 1940, on vient du monde d'avant. On porte les valises du XIX^e. Quand on a la malchance de trop trainer ses guêtres sous les préaux, on garde Marx et Auguste Comte sur la table. Vous voyez la difficulté, pour un survivant du temps passé, de se retrouver face à Sylvain Tesson qui est un héros de notre temps. Mais ça n'a pas que des inconvénients, d'être un has been. Ça vous donne un petit côté ptérodactyle, rescapé du Jurassique supérieur. On est à cheval sur deux époques, la moderne et la post-moderne. Ça donne du relief aux choses et aux gens, parce que pour goûter, il faut toujours comparer. Et c'est tout de même assez drôle et instructif de se retrouver au milieu des digital natives, des followers, de Netflix, quand vous êtes rentré dans le film en faisant du latin grec huit heures par jour et en lisant Chateaubriand. Disons que ça suscite une certaine difficulté d'être. Celle d'avoir vu toutes les valeurs se renverser, au cours d'une vie : ce qui était en bas se retrouver en haut, le féminin prendre le pas sur le masculin, l'ima-

Dans ce qui n'était pas encore la « start-up nation », le but n'était pas du tout de gagner du fric ou de parler globish convenablement, c'était de faire son salut

RÉGIS DEBRAY

prendre le pas sur l'écrit, l'économie sur le politique, le présentisme sur le passé et la géographie sur l'histoire. On se fait à tout, vous me direz. Ça pousse même à la réflexion. J'ai connu un pays où les églises le dimanche matin étaient pleines, et où le Parti communiste était le premier parti de France. Dans ce qui n'était pas encore la « start-up nation », le but n'était pas du tout de gagner du fric ou de parler globish convenablement, c'était de faire son salut. Pour moi, ex-catholique reconverti en assistant des damnés de la terre, c'était de suivre Frantz Fanon en combattant l'impérialisme.
Sylvain TESSON. – En quelque sorte, vous me demandez si je suis déjà un vieux con. La question de la génération et de l'époque n'est peut-être pas essentielle. S'impose-t-elle entre Régis Debray et moi ? Premièrement, on n'est pas forcé de se sentir de sa génération. On peut se considérer davantage proche des grands anciens que des contemporains. J'ai plus d'affection pour un chevalier de la « matière de Bretagne » qui erre dans les forêts du monde armoricain que pour un jeune programmeur de système cyber-global de mon époque. Je ne suis pas sûr qu'on soit d'une génération différente Régis Debray et moi. Trente ou quarante ans après sa naissance et dix ou vingt ans après la mienne a eu lieu la révolution numérique qui est une rupture anthropologique inédite. Nous sommes tous deux des hommes d'avant cette mutation. Elle a transformé notre rapport au temps, à l'espace, à la langue, à l'autre, à nous-mêmes, à la vie, à la mort. Je me demande si ce n'est pas moi le plus vieux de nous deux. Je m'intéresse à ce qui demeure et à ce qui revient, c'est-à-dire aux pierres et aux saisons, à la géographie, au substrat, aux couches géologiques et aux phénomènes cosmiques. Lui s'est intéressé à ce qui progresse, s'améliore et avance.

La littérature vous réunit, mais vous avez des généalogies philosophique et littéraire très différentes. Sylvain Tesson, est-ce qu'on peut dire que vous êtes le fils d'Ulysse et de Jean Raspail ?
Sylvain TESSON. – Oui, pourquoi pas. Ulysse, très bien : la tension de la nostalgie et de l'aventure, de la curiosité et du retour. Raspail, bien sûr pour la mélancolie, la géographie du crépuscule et de la désolation. Je veux bien de cette ascendance-là. Il y a une distinction entre les races d'écrivains qu'élabore Julien Gracq dans ses *Entretiens*. Il considère les écrivains myopes et les écrivains presbytes. Les écrivains myopes, ceux qui ne voient pas de loin, s'intéressent aux détails, au chatoiment, aux reflets, au minuscule, à l'atomisation des choses, aux insectes,

aux trésors de la terre, aux mécanismes et aux rouages. Les écrivains du panorama, les presbytes qui ne voient pas ce qui est près, regardent les grands ensembles et traquent comme des peintres, leurs fresques au rouleau, leurs récits à la brosse et leur analyse à grands traits. Moi, je suis myope. J'ai fait de mon affection physiologique un blason intellectuel. Je m'intéresse aux herbiers et aux pierres : fragments et facettes. Je m'appelle d'ailleurs Sylvain Tesson. Tesson évoque le débris, la miette quand on casse un verre. Sylvain ramène à la forêt, c'est-à-dire un espace fermé dans lequel les animaux n'ont pas besoin de voir loin. J'appartiens à la race d'écrivains de la proximité et du détail. Julien Gracq, Ernst Junger, Roger Caillols sont maîtres des petites échelles. C'est aussi la poésie de Rimbaud dans *Les Illuminations* où il moissonne et collecte les minuscules chatoiments du réel, force des serrures très petites qui ouvrent sur une vision universelle, derrière la porte. Tout cela, hélas, fait une culture de brocanteur. Mon bagage culturel est plein de poésie, de mandragore et d'histoires de pirates. C'est l'esprit de Marcel Schwob, Léon-Paul Fargue, Paul Fort. J'aime Alexandre Vialatte, les écrivains bizarres, la bimbeloterie. Tout cela ne fait pas un système. Ce n'est pas avec ces textes qu'on fait la révolution. Quand j'entends le mot chenille, je ne suis pas comme Régis Debray, je ne pense pas à des tanks, je pense aux papillons. Petit, je faisais des collections de fossiles sur mes étagers. Je n'avais pas les œuvres complètes de Lénine. Les *Emaux et Camés*, c'est moins utile à la conquête du pouvoir, que Derrida, Deleuze ou Bourdieu. Du point de vue des références, il y a tout de même quelque chose qui me lie à Régis Debray. Je voue une admiration à son humour noir, ses coups de fouet, et ses

saillies. Je pourrais tuer tout ce que j'aime pour un bon mot. Je trouve que ça serait un très bon motif pour commettre l'irréparable. Quand je lis Churchill fils de De Gaulle « On aurait cru une femelle girafe sortie du bain », je trouve que c'est un mot qui vaut toutes les descriptions. Je retrouve Régis Debray dans ce goût du calembour supérieur. Comment les intellectuels de gauche – si graves et si sérieux – ont-ils pu lui pardonner traits d'esprit et saillies drolatiques.

Régis Debray, êtes-vous aussi l'enfant d'un couple baroque ? Celui composé de Sartre et Victor Hugo ?
Régis DEBRAY. – Sylvain parle d'or. Mais tout de même, le débris, il est dans mon nom et de mon côté, j'ai de quoi revendiquer. Je suis d'accord avec lui sur l'humour comme politesse du désespoir. Ça empêche de se jeter dans la Seine. Sartre ? C'était une obligation professionnelle quand il fallait passer les concours de philosophie. Je sais qu'il a mauvaise presse aujourd'hui. Camus lui a piqué la place, celle du contemporain capital. Entre nous, quand on préparait l'agrégé, Camus, ça ne faisait pas très sérieux, il y avait un côté, selon la formule un peu cruelle et sans doute très injuste, « philosophie pour classes terminales ». En tout cas, c'est vrai, je ne vais pas plaider coupable : Sartre, ça a compté pour moi. Mais vous savez, quand on est à Normale Sup dans les années 1960, on a comme directeur de l'école Jean Hyppolite, traducteur de Hegel, et comme directeur des études Louis Althusser, traducteur de Marx. Ça fait deux philosophes de l'histoire. Pas de chance, parce que l'histoire, à ce moment-là, elle fuit le camp. On était en train d'en sortir en France si ce n'était déjà fait, mais ça résonnait encore dans la tête comme une corne de brume au fond de la cour. Quant à Hugo, c'est un devoir citoyen, difficile d'y échapper. Qui est notre écrivain national, notre Shakespeare, notre Dante, notre Tolstoï ? Hugo, bien entendu. Je crois que son grand rival est Stendhal. Il a beaucoup rajouté. Il y a même une promotion de l'ÉNA qui porte son nom. C'est devenu un alibi, un passe-partout. D'ailleurs, l'actuel président avait Stendhal sur son bureau sur sa photo officielle. On veut tous être Fabrice del Dongo. Mais enfin, le génie national, c'est tout de même Victor Hugo. Je sais que les fines bouches ne sont pas d'accord. Le barbu est un peu barbant. Il y a le mot de Valéry que j'aime beaucoup : « Un milliardaire, Hugo, mais pas un prince. » C'est joli, un peu vache. Enfin, tout de même *Les Misérables*, *Notre-Dame de Paris*, c'est la grande taille. Disons que Stendhal réduit l'homme à l'indivi-



Sylvain Tesson, Vincent Trémolet de Villers et Régis Debray, lundi dernier, salle Gaveau, à Paris. PHOTOS FRANÇOIS BOUCHON / LE FIGARO

du. Hugo voit l'humanité à travers chaque individu. Enfin, pour moi, le patron, ça ne se discute pas, c'est Julien Gracq. Une convergence de plus avec Sylvain. J'ai eu la chance de l'avoir pour ami. C'est lui qui m'a tout appris ou plutôt réappris, malheureusement un peu tard. Le devoir de précision dans la langue, le goût de la frontière, le pressentiment des effondrements historiques, comme dans *Le Rivage des Syrtes*. Ajoutez à cela un sens de l'humour dévastateur, une infinie gentillesse sous des dehors un peu revêchés. Vous vous rappelez son mot sur l'Académie française : « Il n'y a aucune raison d'être contre – il suffit d'être, bien entendu, dehors. On peut s'amuser de la parade de la relève à Buckingham Palace sans vouloir pour autant s'engager dans les horse-guards. » Quand on redevient vous solliciter, Sylvain – le facteur sonne toujours trois fois – ça pourra vous servir. Ça ne vous empêchera pas de poursuivre votre ascension, mais il y a d'autres cimes que l'Académie. Chacun son genre...
Sylvain TESSON. – Non mais bien sûr, mon genre... c'est le siège éjectable qui le faut.

Après la littérature vient la question de l'histoire. Régis Debray, vous l'avez traversée avec la volonté d'exercer une influence sur le mouvement du monde. Cette tentative était-elle une illusion ?
Régis DEBRAY. – En ce qui me concerne : oui, complètement. Je dois avouer qu'il m'a traversé l'esprit à un moment d'avoir un jour de l'influence. Après tout, c'est le but et la fonction de l'intellectuel, d'aspirer à être un leader d'opi-

J'ai plus d'affection pour un chevalier de la « matière de Bretagne » qui erre dans les forêts du monde armoricain que pour un jeune programmeur de système cyber-global de mon époque

SYLVAIN TESSON

nion, comme on dit, de peser sur l'esprit du public et par ce biais, sur le gouvernement. En ce qui me concerne, j'ai fait des efforts, mais ça n'a pas marché. J'ai mis un certain temps à me rendre compte que je n'avais pas les compétences. Et que c'était finalement aussi bien. Il y a un

mot de Gracq encore : « Tant de mains pour transformer le monde, si peu de regards pour le contempler. » Il y a d'un côté l'*Homo historicus*, celui qui attend toujours quelque chose, mais quelque chose qui le plus souvent fait faux bond. Et puis il y a l'*Homo spectator*, qui, lui, n'attend rien et qui regarde. Il fait des relevés, des croquis, il laisse tomber les généralités et les majuscules, il se reconcentre avec les minuscules. J'en suis là pour le moment. Mais vous, Sylvain, vous l'avez fait depuis le début et vous êtes quelqu'un de notre temps, un temps qui préfère le particulier à l'universel. L'*historicus* pouvait parfois prendre les armes, mais il oubliait la carte de géographie. Il ne regardait pas trop autour de lui. Aujourd'hui faire l'histoire n'est plus dans nos moyens, mais on a toujours assez d'argent pour acheter une carte Michelin et un sac de couchage. Sylvain a fait le bon choix qui est le choix de la géographie. Moi j'ai fait l'autre. L'histoire, sans la géo, ça ne marche pas. C'est même assez casse-gueule. Je pense à Che Guevara sur qu'il m'avait demandé de lui ramener au campement *Vie et mort de l'Empire romain* de Gibbon. Mais il n'avait pas demandé de cartes, et Dieu sait si j'en ai récolté. La géographie a été décisive dans son malheur. Il a atterri dans des coins complètement dépeuplés et il n'y avait pas de repères. Ça lui a coûté la vie. En somme, le temps sans l'espace, ça peut tourner funèbre.
Sylvain TESSON. – La géologie, la géographie sont des sciences rassurantes. Elles touchent à des objets qui sont là depuis des centaines de millions d'années, des milliards même. Quand on est étreint et angoissé par l'éphémère de l'existence (c'est-à-dire quand on est normalement constitué), on se demande : comment faire pour rester et imprimer sa marque ? Péguy dans la *Présentation de la Beauce* à Notre-Dame de Chartres propose un double enracinement par la foi et l'agriculture. « Deux mille ans de labour ont fait de cette terre / Un réservoir sans fond pour les âges nou-



changer le monde ou le contempler ?



veaux. / Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux / Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire. » Contre le *tempus fugit*, on peut construire une cathédrale, cultiver son champ de blé, faire des enfants, remplir une bibliothèque de ses propres livres, laisser une statue à son effigie, produire un corpus, des lois, une politique, ou conduire la révolution des institutions. C'est l'option historique : on pèse sur le temps. Il y a une autre solution, celle que j'ai choisie : c'est l'usage du monde. C'est choisir non pas de s'inscrire dans les Temps (puisque de toute façon, rien ne survivra), mais de capter les chaotismes, les bonheurs de la vie. De rafter, de moissonner ce qu'on peut. D'accumuler des sensations et des souvenirs plutôt que des lauriers, des expériences plutôt que des récompenses. D'être un promeneur plutôt qu'un meneur, un rôdeur des confins plutôt qu'un stratège. Voilà, je crois la ligne qui sépare celui qui se donne les illusions de l'histoire et celui qui choisit la fuite dans la géographie. Comme le dit le poète américain Walt Whitman : « Je n'ai rien à voir avec ce système, pas même assez pour m'y opposer. » Est-ce qu'on veut changer le monde ou est-ce qu'on veut le contempler ? C'est la question du 9^e chant de *L'Odyssée*. Quand Ulysse descend aux enfers et rencontre Achille, il lui dit « tu dois être heureux, tu es le plus glorieux des Grecs. Tu es passé à la postérité ». Achille lui répond « non, j'aurais préféré être le berger qui jouit de la lumière du matin, au seuil de sa cabane ». Terrible vérité d'Achille : la postérité ne sert à rien. Il aurait mieux fait de jouir du réel que d'essayer de rester dans les mémoires.

Il y a entre vous l'opposition entre la géographie et l'histoire, mais aussi, peut-être, entre la nature et la culture ?
Régis DEBRAY. - Je constate qu'en amant de la nature, notre ami a beaucoup de culture. Ce n'est pas contradictoire. D'ailleurs, la nature sans la culture, ça n'existe pas en dehors du pôle Nord ou du pôle Sud. J'ai une sérieuse divergence avec Sylvain. Il aime vivre à moto, mais donne parfois l'impression de mépriser le carburateur, c'est-à-dire de mépriser le fait technique, d'oublier que pour écrire des livres, il faut des imprimères, des types, des libraires, il faut même des postiers. On doit se mettre à

deux pour faire un enfant. Il faut de l'histoire et de la géographie. D'ailleurs, une nation fait les deux, des routes et des monuments, et puis on construit un État par-dessus. Ça a fait la France par exemple. Ce serait dommage de passer de la grande histoire au Grand Pan. En somme, d'échanger la grande hache contre le couteau scout. A force de faire l'éloge de l'homme, de la nature on finit par oublier que la nature de l'homme est de contredire la nature et on court le risque de retourner à la case steppes et forêts. Ce ne serait pas vraiment un progrès. Sylvain est un étonnant arpenteur de l'espace. Mais l'espace, ce n'est pas l'Europe. L'Europe, c'est le temps. L'espace, c'est l'Amérique. C'est vrai qu'on a tous tendance à s'américaniser la tête. Les villes se fragmentent en ghettos, les nations en régions. C'est ce qu'on appelle le

À force de faire l'éloge de l'homme, de la nature on finit par oublier que la nature de l'homme est de contredire la nature et on court le risque de retourner à la case steppes et forêts

RÉGIS DEBRAY

spatial turn. Et je ne voudrais pas que Sylvain accompagne ça. Deux choses menacent le monde, disait Valéry, l'ordre et le désordre. On pourrait dire aussi, deux choses menacent le monde, le « tout-géo » et le « tout-histoire ». Essayons de faire un hybride. Vous le faites bien d'ailleurs, comme un moraliste à moto, un janséniste en crampons.

Sylvain TESSON. - La distinction entre la nature et la culture, je suis comme vous, j'aimerais ne pas la faire. Bien sûr, je déplore que l'une des deux matières l'emporte sur l'autre, et je ne suis ni pour la brute campée sur son terroir ni pour l'espèce d'ectoplasme hologrammique qui ferait complètement l'économie du substrat. Évidemment, dans un monde idéal, il n'y aurait que des agrégés permanents d'histoire et de géographie. Dans *L'Odyssée* et *L'Illiade*, Homère n'a pas fait la distinction. Il n'y a pas un chant où il n'use d'une allégorie géographique pour expliquer les affaires des hommes - la guerre, l'amour, la cuisine, la cité. Il y a toujours une référence à la nature. Je plaide pour cela, une écologie

qui expliquerait la permanence et la continuité des temps. Une écologie qui serait conservatrice, c'est-à-dire une tentative à la grecque et non pas à l'américaine, de s'inspirer des équilibres naturels. Une écologie qui aurait à la fois un goût pour les frontons baroques et pour les salamandres, pour les marécages et pour les musées. Pour la mélancolie et pour les ancolies.

Vous dites que tout lieu possède son histoire. Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a des espaces intouchés, que les Américains appellent *wilderness* de *wild* le sauvage, mot que nous n'avons pas en français car nous n'avons pas la chose. L'Europe est un jardin potager dont la France est l'extrémité occidentale. Il n'y a pas un pouce carré de notre territoire, pour notre plus grand bonheur, qui n'ait une inscription poétique, musicale, architecturale et qui n'ait été anthropisé, pensé et aménagé, battu par les armées, fécondé par les paysans, embelli par les architectes, dévasté aujourd'hui par les aménageurs du territoire. Tout a été pris en main. Tout a été regardé, recomposé. Il reste quand même quelques pays, quelques endroits, parfois même souterrains, des grottes, des cavernes, des océans qui ont échappé à l'histoire. Je m'intéresse à ces substrats intouchés (« pré-adamiques » disait-on au XIX^e).

Vous incarnez deux « figures » très différentes. On dirait facilement de Régis Debray qu'il a été un être politique, un activiste, un militant. Et Sylvain Tesson, on vous qualifie souvent d'aventurier...

Sylvain TESSON. - Si on compare la figure de l'aventurier à celle du militant, je préfère évidemment celui qui prend la poudre d'escampette plutôt que celui qui use de la poudre à canon. J'ai toujours marqué la distance avec le penchant révolutionnaire. Le révolutionnaire finit toujours par devenir le bourgeois qu'il a voulu abattre. La révolution est un changement de propriété. La révolutionnaire et le bourgeois ont un autre point commun : ils savent qu'ils ont raison. L'un veut conserver ce qu'il a et l'autre veut conserver ce qu'il veut. Les deux veulent arriver à leurs fins. Anthropologiquement, ce sont les mêmes. Deux faces d'une même médaille à la fine tranche. Les deux veulent leur succès, leur propagation, leur prospérité et leur continuation. Et d'ailleurs, en général, le révolutionnaire, quand il accède à ce qu'il voulait, c'est-à-dire au pouvoir, devient le satrape qui aurait donné à celui qu'il était à 20 ans les raisons de le destituer. L'aventurier serait la troisième voie entre le bourgeois et le révolutionnaire. Celui qui choisit la traverse, l'échappée, l'issue de secours, la contrescarpe, l'absence de tout principe de responsabilité. Ce sont des gens qui ne rentrent pas dans les livres d'histoire, mais font parfois des Mémoires sympathiques. Il y a une autre différence entre ces deux figures, l'engagé et le désengagé. Le militant a un pro-

gramme pour tous les hommes. Il croit à la dimension universelle de la condition humaine. Écoutons Novalis, ce Rimbaut germanique : « Nous cherchons partout l'absolu, nous ne trouvons que des choses. » Eh bien, le révolutionnaire, le militant cherche l'absolu. Il l'a trouvé et il veut l'appliquer, mais il se casse les dents sur les choses. Il cherche à imposer la loi universelle, mais rencontre la vérité des tribus. L'un a des os dans le nez, l'autre a des plumes sur la tête, le troisième un pagne. L'universel se prend pour une vague qui se brise sur le récif du particulier.

Régis DEBRAY. - Vous dites des choses très pertinentes : par exemple, que le révolutionnaire qui réussit tourne au bourgeois. Mais s'il échoue, il est mort. Saumâtre alternative. Il y a un vieux livre *Portrait de l'aventurier*, de Roger Stéphane, qui évoque Malraux, Lawrence d'Arabie et von Salomon. Sartre avait fait la préface où il oppose en duo l'aventurier et le militant, qui était à son époque encore une figure d'actualité. Mais cet archétype n'a pas survécu. À cette époque, on pouvait se choisir des appartenances ou des familles, indépendamment de son origine. On pouvait se choisir une couleur qui n'était ni ethnique, ni tribale, ni héréditaire. On pouvait s'inventer, si j'ose dire, sa tribu, un nous, une communauté. On commençait par construire un parti. On passait des années, des décennies à enfler des congrès et des motions, et, finalement, on accédait au pouvoir un peu blanchi sous le harnais, un peu comme Mitterrand ou Blum. Aujourd'hui, un brillant individu prend le pouvoir à la hussarde et ensuite, une fois que c'est

Je plaide pour une écologie qui aurait à la fois un goût pour les frontons baroques et pour les salamandres, pour les marécages et pour les musées. Pour la mélancolie et pour les ancolies

SYLVAIN TESSON

fait, il bricole un petit parti. Les militants d'ailleurs n'existent plus, car ils appartenaient à l'ère du nous. On est dans la phase du « moi je », du tout à l'égo. Chacun pour soi, comme dans un naufrage, disait Marcel Duchamp. Et on patage dans ce naufrage. Il n'y plus de nous, chacun se met à son compte. Le coude-à-coude n'est plus indispensable pour faire carrière. J'estime qu'il y a une troisième voie. On peut faire bande à part, mais tout de même bande, ça peut aller, disons, de l'équipe au commando, en passant par le « faisons clam » de Madame Verdun. Au fond, c'est la solution que j'ai toujours préférée. Pas la moto, mais le covoiturage. On est plusieurs, mais pas trop. Le minibus. C'est ce que Keynes appelait la divine camaraderie. Je dois avouer que j'aime bien le mot « camaraderie ». Et par-dessus tout, les manigances bien intentionnées. Et ça, ça se fait à plusieurs. Je continue à croire au moment Fraternité, au vrai le meilleur de tous. Après, malheureusement, vient le moment, disait Clemenceau, c'est quand on monte l'escalier. Ce n'est pas vrai seulement dans les bordels, mais aussi dans les palais, c'est-à-dire pendant la campagne électorale, le petit complot de quelques-uns. Et puis, malheureusement, le candidat bientôt élu, il devient président de la République. Alors arrive les croche-pieds, les bisbilles, la hiérarchie, les coups sous la table. C'est à ce moment-là qu'il faut rentrer chez soi.

Régis Debray, vos engagements, de Guevara à Mitterrand, sont ceux d'un homme de gauche. Votre œuvre, peut-être, est traversée d'un scepticisme qui vous rapproche des conservateurs.

Sylvain Tesson, vous ne partagez aucune des illusions progressistes...
Sylvain TESSON. - Vous permettez que je vous donne ma définition de la droite et de la gauche. Moi, j'aime davantage ce qui est que ce qui pourrait advenir. J'aime mieux les choses que leurs représentations. J'aime mieux l'alpinisme que le ski. J'aime mieux monter en me frottant à l'apprêt du réel que de glisser dans l'incertain. J'aime infiniment quelques dizaines de personnes, mais pas plus. Je suis un petit transformateur qui n'arrive pas à prendre beaucoup d'ampérage. Je suis archilimité, je n'ai pas la capacité d'absorption de Régis Debray. De surcroît, j'ai été traumatisé dans mon enfance par un professeur de mathématiques qui m'a dégoûté des « ensembles bases ». C'est pour ça que je suis allé vers les insectes et non pas vers les nuages. Je ne crois pas que les ensembles aient une existence ontologique. Je ne crois pas

qu'il y ait « les pauvres », « le peuple », « les riches », « les bons », « les méchants », « les Slaves », « les sociaux-démocrates ». Je ne crois strictement qu'aux individus. En politique, il y a un point de convergence entre la gauche et la droite qui n'est pas le « en même temps » mais qui est la médiocrité spirituelle, la désaffiliation culturelle et la nullité langagière des membres des partis. Voilà ce qui fait le dénominateur commun de tout le personnel politique. C'est un lissage de toutes les divergences politiques par une communauté de défaut. Je me suis demandé pourquoi Régis Debray était progressiste. J'ai une tentative d'explication. Il y a évidemment des raisons très rationnelles. Il y a chez vous cette fraternité, ce sens de l'autre, cette bonté, cet évangélisme peut-être, sans le côté curé. Mais je crois que dans la formation idéologique des gens, il y a en dernière instance une matière plus intangible qui est l'empreinte de la jeunesse, la photographie de ce qu'on a vécu à l'âge où l'on se forme, un décor qui vous imprègne et fonde votre personnalité. Pour vous, ce décor, ça a été la rue d'Ulm, la librairie Maspéro où l'on tombe amoureux de filles qui ont plus l'air de Gitanes que de Versaillaises. Et puis il y a un autre cliché, celui qui sépare les technos des organes, ceux qui viennent de la technocratie et ceux qui connaissent la valeur de l'existence organique des choses. On peut aussi appeler ça les *anywhere* et les *somewhere*, ceux qui mangent des sushis et ceux qui mangent de la tête de veau. En gros, ceux qui savent user d'une clé à molette (parce que je sais quand même réparer mon carburateur) et ceux qui ne savent user que d'une clé USB. Ceux qui ont vécu leur vie. Ceux qui ne vivent que leurs idées. Cette ligne de fracture rassemble de part et d'autre la gauche

mêlée à la droite. Elle broille les cartes. Un « cavalier de la porte de l'Ouest » de Jean Raspail et un Monsieur Teste avec un col Mao ont beaucoup de choses à dire. Ils s'entendent si leur ennemi commun est un techno cyber-abstrait. La seule question, ce n'est pas pour qui on vote, mais c'est : avec qui a-t-on envie d'aller dîner ?

Régis DEBRAY. - Oui, on peut aimer dîner avec des copains en se fichant de leur vote. Je crois que la balance gauche-droite, passée de mode ces derniers temps, avait une utilité. Elle permettait au corps social de respirer. L'alternance, ça fait du vent dans la voile. Quand on est un homme de tradition comme moi, on reste ce qu'on est, c'est-à-dire un gaulliste d'extrême gauche. Après, il y a un problème pour l'homme de gauche, qui est lié à l'âge. En vieillissant, on sent plus finement tout. Voilà qu'un monsieur officiellement progressiste dans son âge mûr en vient souvent et sans trop s'avouer, à se rapprocher de l'autre bord. Je pense à François Mitterrand. C'était une bonne plume de droite, plutôt allergique aux intellectuels de gauche. Ce n'est pas pour rien qu'il a invité Jean D'Ormesson à partager ses derniers moments à l'Élysée. On a des retours de jeunesse sur ses vieux jours. La force propulsive des idées se tasse avec les années, disons que les promesses de l'aube s'efflochent au crépuscule. Ça ne change rien au fait que pour moi, il y a un casting dans l'humanité, même si Sylvain n'est pas d'accord. Je dirais qu'il y a le globe-mouches à gauche et le rabat-joie à droite. Il y a celui qui met les verbes à l'imparfait, celui qui les met au futur. Celui qui fait dans le pathétique ou celui qui fait dans le prophétique. C'est deux tempéraments. Quand on est de droite, on est résigné au moindre mal, quand on est de gauche on soupire après un « toujours mieux ». Il y a des formules de compromis. On peut être plutôt à gauche le matin et plutôt à droite le soir. Jouer à la fois côté cour et côté jardin, être moitié guêpe et gibelin. Au début de sa vie on est volontiers parano, sur le thème « mort aux salauds », à la fin on devient un peu schizo, c'est-à-dire, en fait, tolérant, un peu goguenard, accro au plaisir toujours vu de déplaire. Et puis il y a l'envie de se promener, de baguenauder. Disons qu'on n'est pas sérieux quand on a 18 ans, mais qu'on l'est encore moins quand on en a 80. Au fond, qu'est-ce que ça donne ? Ça donne un type un peu à droite dans son for intérieur, mais, question forum, à gauche toute, invariablement. ■

EXTRAITS SÉLECTIONNÉS PAR EUGÉNIE BASTIE

